

La grande ville : un paradis ?

Par Phan Lâm Tùng JJR 59



L'adjectif grand a une haute fréquence d'utilisation, il s'emploie dans des situations diverses. Autour de nous, nous entendons dire quelquefois de quelqu'un qu'il est grand, mais qu'il n'est pas un grand homme. Et, sans connaître Malraux, Saint-Exupéry, Chamson, les écrivains militants, on répète sans cesse : l'homme est noble par sa pensée et grand par son action. Veut-on nous suggérer par là un principe de vie ?

Pour ceux qui ne connaissent pas encore Paris, New York, Tokyo, Saigon est grand. C'est une grande ville non à cause de sa superficie, 2095 km², de son grand nombre d'habitants, 7 123 340 (plus environ 2 millions qui ne sont pas recensés officiellement selon le Service des Statistiques), de la densité de population , 3 401 au km². Saigon est bien une grande ville car elle remplit une triple fonction : politique, économique, et culturelle. Elle est le point de mire de diverses catégories de population vivant dans différentes régions du pays, qui espèrent pouvoir s'y établir pour la dolce vita, dans un paradis fait de réjouissances, de plaisirs, de sensations pour « cueillir les roses de la vie », selon le mot de Ronsard. En somme pour y vivre en épicurien et même en hédoniste, pour s'y laisser aller.

L'affluence de la population à Saigon s'explique par le fait que les provinciaux, les enfants des agriculteurs suivent l'exode vers la ville, de la même façon que ceux de l'Auvergne et des Causses quittent sans regret leur terre aride, infertile, arrivant en ville dans l'espoir d'une vie plus assurée.



De quoi sont-ils garantis ? Du chômage bien entendu, de la baisse du cheptel ovin improductif, des travaux agraires pénibles sans être fructueux, et dans le cas du Vietnam, des fléaux de la nature : typhons, tempêtes, inondations, crues réduisant les récoltes à néant. Et même si cette dernière est bonne, les revenus doivent être répartis en engrais, semences, entretien des instruments agraires, ce qui fait que les agriculteurs doivent se contenter de très peu pour pouvoir vivre humblement le reste de l'année.

Le jeune provincial débarquant à Saigon sans parentèle ni connaissances, comment se débrouille-t-il ? Les premiers jours, il dort dans la Maison de Passage à côté de la gare ou de la station d'autocars, sur un lit pliant loué 2000 VND la nuit, et se nourrit dans le rue, à un restaurant populaire. On lui sert sur une petite table

installée sur le trottoir un plat de riz avec quelques lamelles de viande ou quelques petits poissons frits au sel, un bol de *canh dai duong* (soupe de légumes sans hachis de porc). Pour se consoler, il se dit qu'il faut du courage et de la patience avant d'accéder au paradis, donc une très longue étape à parcourir.

Le rêve du jeune homme est vite déçu. Sans diplôme, sans spécialité, il est ONS – ouvrier non spécialisé – et sert de main d'œuvre saisonnière, de tâcheron, à raison de 10 000 VND par jour. Il travaille au vent et au soleil. Son emploi est précaire exactement comme en France pour les immigrés sans-papiers travaillant sans assurances sociales dans les secteurs du bâtiment ou de l'habillement. Quand le jeune pourrait-il donc se délecter d'un café savoureux à une terrasse, ou au sein d'un jardin suspendu donnant une vision panoramique de toute la ville en lumière le soir, vision féérique, là où la serveuse se met à côté de lui pour le tutoyer tendrement ? Point n'est besoin de la courtiser, elle est prête à le suivre. Le temps de l'amour sain, sincère et dénué de tout calcul s'estompé, ce temps de l'amour vert derrière le rideau de bambous :

*Hôm qua tát nước đầu đình
Bỏ quên cái áo trên cành hoa sen
Em được thì cho anh xin
Hay là em để làm tin trong nhà.
Áo anh sút chỉ đường tà
Vợ anh chưa có, mẹ già chưa khâu*

bien qu'il en ait certes la nostalgie.

Le temps passe. Son salaire forfaitaire est maintenant de 2 500 000 VND (environ 90 euros). Face à la hausse incessante et capricieuse des prix, il se serre la ceinture pour faire des économies afin de rentrer à son village pour la fête du Têt, aussi se voit-il obligé de partager sa chambre de 12 m² avec des camarades de travail.

A cinq dans cette piaule, le bol d'oxygène vient à manquer, d'où des cauchemars à sueur froide : il se voit éjecter de

l'entreprise de construction du secteur privé avec des économies s'épuisant et prenant de l'alimentation rapide car crevant de faim. La grande gastronomie des restaurants où les repas à l'américaine, à la chinoise, à la coréenne, à la française, à la japonaise, où des grillades à la brésilienne sont servis aux gourmets lui fait venir l'eau à la bouche. Il traîne alors lourdement ses pas de quartier en quartier, de Phu Kâm à Binh Thanh dans l'espoir de trouver un job quelconque. Peine perdue, on lui claque la porte au nez, à lui quin 'est pourtant pas Jean Valjean des Misérables de Victor Hugo. Fait curieux, dans son rêve quelqu'un l'introduit au hammam (bain à vapeur) , où la « kinésithérapeute », qui a plus d'un tour dans son sac, « vanh ngoài bày chữ, vanh trong tám nghè », l'emmène au paradis...Après tout, se dit-il, le monde paradisiaque n'est pas bien loin !

Saigon serait une grande ville car portant à l'heure actuelle le nom d'un grand homme sauveur de la patrie, et bâtisseur d'une nation socialiste. Elle ne cesse de s'agrandir, de s'embellir. Que valent les petits tableaux de la misère humaine face aux projets grandioses pour la hisser au niveau de Bangkok, de Singapour, de Kuala Lumpur, de Hong Kong ? Sans conteste, elle est le paradis pour les vainqueurs de la guerre ayant passé



avant la victoire finale leurs jours dans les galeries souterraines, dans la jungle. Ils sortent de l'ombre et sont éblouis par la lumière, le niveau de vie dans le luxe. Saïgon est également le paradis des nouveaux riches, et parmi eux les prévaricateurs se déplaçant en Mercedes, en BMW, dépensant sans compter, jetant l'argent par la fenêtre, et que ne peut-on dire encore, car ne gagnant pas leur argent à la sueur de leur front ?

On voit dans le mot paradis un lieu de délices , de quiétude, de béatitude, où tout est merveilleux et pour le mieux, où les mots soucis, appréhension, obsession n'ont pas de place. Les subalternes, les provinciaux n'y ont pas accès. Ces derniers sont tous des Lucien de Rubempré, des Rastignac du 21^e siècle, à l'image des personnages de Balzac. Sans doute faut-il de la chance comme Julien Sorel de Stendhal qui a un soutien, une protection. En cas d'échec, paradis est synonyme d'illusions perdues.

Paradis ou enfer ne sont que les produits de l'imagination fertile de l'homme. Le vertueux à sa mort va au paradis, le mauvais se retrouve en enfer. N'est-ce pas là un mythe pour intimider les êtres humains et pour les inciter à agir dans la voie du Bien ?

Le jeune arrivant de sa province rumine amèrement sa grosse erreur, c'est alors pour lui l'occasion pour lui de faire sien le regret de Du Bellay : « Quand reverrai-je de mon petit village fumer la cheminée... »

De nos jours, dans les agglomérations, l'homme crée lui-même un enfer pour l'homme, pour ses semblables. Par conséquent , il appartient à chacun de bâtir son propre paradis et d'accepter la vie en tant que telle avec une bonne dose de philosophie.



Phan Lâm Tùng, ancien JJR

Très Bonne et très Heureuse Année 2010 à vous tous et toutes, les anciens de Chasseloup-Laubat/Jean-Jacques Rousseau et de Marie Curie. PLT, classe de philo, JJR 59

NDLR : l'auteur a toujours habité Saïgon